

C'est en forgeant qu'on devient forgeron
Et en lisant qu'on devient...

LISERON

Raymond QUENEAU

LES LANGAGES

« Le vrai et le faux sont des attributs du langage, non des choses.
Et là où il n'y a pas de langage, il n'y a ni vérité, ni fausseté. »

Thomas Hobbes, *Léviathan*

Le langage nous paraît être un des éléments de la boîte à outils de la culture humaine dont l'usage s'exerce de manière plutôt inconsciente, ou, plus précisément, disons qu'il mérite d'être conscientisé si l'on désire s'affranchir quelque peu des déterminations qu'il est susceptible d'engendrer.

Car c'est en toute innocence que débute son apprentissage, par le gazouillis du nourrisson, puis qu'il se poursuit *naturellement* dans les interactions sociales et familiales. Et s'il est ensuite régulièrement amené à la conscience des apprenants par l'institution scolaire, c'est alors son *fonctionnement* qui est objet d'étude, plutôt que ses *fonctions*.

Et par fonctions, nous entendons le rôle sociopolitique que jouent les langages à l'intérieur d'une *société cli-vée*, où la minorité dominante doit user de tous les outils symboliques dont elle dispose pour imposer sa supériorité.

Tout groupe dominant doit en effet imposer ses propres normes culturelles et sa vision du monde à des fins d'unification et de domestication du corps social, assurant de la sorte une permanence à sa suprématie et aux inégalités, rendues invisibles par le truchement de la communication et de la propagande.

Le langage contribue très largement à cette mystification (voir p. 2 & 3) parce que tout en étant un élément de la culture, il en est aussi l'instrument, le véhicule ; de plus, il détermine de façon inexorable le contenu de la pensée que l'individu pourra construire grâce à lui (voir p. 4).

Et le langage ne se réduit pas à l'oral, ni à l'écrit ; ses manifestations sont multiples et interactives (voir p. 5), mais toutes contribuent à *donner à l'esprit humain une certaine forme*, à imprimer de manière inéluctable LA vision du monde « conforme » à l'orthodoxie.

Et la norme ainsi imposée parvient même à se doter, par les artifices des langages et par les mises en scène qu'ils autorisent, d'un statut de vérité « naturelle ».

L'exercice du doute paraît alors un improbable défi puisqu'il semble difficile –voire impossible– de se soustraire à l'implacable emprise des langages sur la *réalité* elle-même.

N'oublions pas que celle-ci n'existe que par l'intermédiaire de ceux-là ! Il faut en effet un langage –ou des langages– pour penser le monde, l'organiser, le transformer...

Défi, cependant, que nous proposons de relever, même très modestement et de façon très incomplète, dans les pages qui suivent.

Dominique Vachelard

Publication
de l'AFL 43

Association
Française pour la
Lecture
Groupe
départemental
de Haute-Loire

Mairie
BP 20
Place Lafayette
43100 BRIOUDE

www.afl43.com

afl43@wanadoo.fr

Directeur de
publication :
Dominique VACHELARD

Comité de rédaction :
Pierre BADIOU
Cécile DUMAS
Muriel EYNARD
Dominique VACHELARD
Véronique VILLAESCUSA

ISSN n° (en cours)
Dépôt légal :
BMIU Clermont-Fd

Prix : 2.00 €

n° 7

Octobre
Novembre
Décembre
2008

Langue :

La parole est un puissant outil de *domination symbolique* entre les mains des classes sociales au pouvoir, le moyen privilégié d'imposer leur conception du monde. A travers leurs *discours*, nos dirigeants s'appliquent à nous faire partager leur point de vue, à nous persuader de la sagesse de leurs décisions et de la nécessité impérative d'approuver leurs actions.

A l'exemple des rhéteurs de la Grèce antique, ils usent habilement du langage qu'ils utilisent comme *outil politique*. Leur tâche est d'autant plus aisée que rien n'est fait pour permettre aux citoyens ordinaires de manier efficacement la langue orale et présenter leurs opinions de façon persuasive, ni de se défendre contre les roueries de langage des maîtres parleurs/maîtres menteurs, experts dans le maniement des *techniques manipulatoires*. Celles-ci ont connu, à notre époque, un développement considérable. Propagande et désinformation ont envahi nos médias sans que nous puissions nous protéger efficacement contre leur nocivité, sinon à rester constamment sur le qui-vive.

Mais l'oral, parce qu'il se déroule inexorablement dans le temps, n'offre pas à l'auditeur la possibilité de reprendre ce qui a été dit pour l'examiner posément d'un esprit critique.

L'empreinte est donc là, bien présente, renforcée souvent par la répétition des mêmes propos trompeurs.

L'utilisation de la *langue de bois* est un exercice banal auquel journalistes, chroniqueurs patentés et politiciens se livrent quotidiennement et sans vergogne pour l'édification de millions de téléspectateurs passifs scotchés devant leur écran de télévision. Ces habiles discoureurs possèdent l'art d'habiller la réalité de mots et d'expressions-masques pour camoufler ce qu'elle peut avoir d'inacceptable et qui pourrait aviver la conscience des citoyens, au risque de susciter quelque dangereuse contestation. Banalisation et travestissement sont leur ligne d'horizon...

Ainsi, ne parlera-t-on pas de « licenciements » mais de « plan social », ni de « suppression de postes » mais de « redéploiement » (ou de « restructuration ») imposé par l'implacable « compétitivité » et accompagné de l'indispensable « flexibilité ». On ne cesse de **d é n o n c e r** les « charges » (on n'ajoute même plus sociales) qui sont en réalité une partie du salaire, « différé », on pourrait dire « économisé », en prévision des moments difficiles (maladie, accident), et de la vieillesse, acte de *solidarité col-*



arme du pouvoir

lective et intergénérationnelle, les actifs supportant les dépenses occasionnées par leurs aînés, lesquels ont opéré de la même façon lorsqu'ils travaillaient.

Puissance de cette *domination symbolique* exercée par les dominants qui ont réussi la prouesse, en brouillant les regards, de faire oublier aux salariés spoliés la raison d'être de ces fausses « charges » tant décriées. A l'opposé, on cache les mesures favorables à la seule classe sociale dominante sous le manteau de « l'intérêt général ».

Autre exemple éclairant d'une manipulation frauduleuse de la langue : l'expression « l'intérêt de la France » qui accompagne l'annonce et la justification de mesures favorables à une seule minorité de privilégiés, jamais à la majorité du peuple. Mais la pensée dominante a imprégné notre inconscient de cette entité sacralisée, ce qui cache de la sorte la complexité du concept. C'est bien à un usage mystifiant des mots que l'on assiste.

Pour « donner une image lisse du monde », selon Poivre d'Arvor, on tente d'« adoucir » l'atrocité des événements. Ainsi ose-t-on nous entretenir de « guerre propre » et de « frappes chirurgicales », de nommer « balles en caoutchouc » des projectiles en

acier... enrobés dans du caoutchouc ! Le banal quotidien n'est pas en reste puisque les « balayeurs » sont devenus des « techniciens de surface » et les « caissières » des « hôtesses de caisse »... sans que leurs salaires ni leurs conditions de travail en soient améliorés ! Mais on peut ainsi crier haut et fort qu'il n'y a plus de classe ouvrière !

Dans ce même registre lénifiant relevons la *naturalisation* des événements par des métaphores : « tempête monétaire », « maladie du chômage », « fracture sociale »... Que peut-on à l'encontre de faits tellement « naturels » ? Fatalité, bien sûr...

Cette appropriation du langage et sa maîtrise permettent aux médias – aux mains du pouvoir et des puissances d'argent - de choisir les informations en privilégiant l'anodin, les faits divers, au détriment du politique et du social, de tronquer et de mentir par omission, de rabâcher des slogans, d'organiser des débats bidon entre toujours les mêmes partenaires dont les opinions concernant les thèmes choisis sont semblables ou si proches...

Oui, puissance du langage, arme terrible entre les mains des dominants.

Pierre Badiou



De l'intérêt pour un système politique d'imposer UNE langue —SA langue— pour disposer d'une unité politique, territoriale, culturelle...

En Europe, une actualité politique et linguistique majeure se manifeste par le problème de la Belgique qui se trouve partagée en deux : les Flamands au nord et les Wallons au sud.

Cette division a plusieurs origines : historique (car le pays est déchiré entre les Pays-Bas et la France), religieuse (calvinistes au nord et catholiques au sud) et économique (au nord l'économie est plus ouverte et plus variée grâce à l'influence maritime tandis qu'au sud le chômage est important et les structures industrielles sont anciennes).

Les Flamands et les Wallons réclament le droit de *parler* respectivement le flamand (qui regroupe tous les parlers néerlandais) et le français. Un Flamand disait il y a peu qu'il voulait « *parler flamand pour penser flamand* ».

Faut-il donc, pour comprendre une culture et en faire partie, parler sa langue ? La pensée dépend-elle du langage, générateur de signification ?

En nous appuyant sur notre expérience du bilinguisme, nous pensons pouvoir avancer que la langue utilisée pour parler, pour penser, et donc pour produire sa vision du monde en détermine le contenu. En un mot, que ce que l'on pense grâce à une langue est difficilement traduisible dans une autre.

Prenons comme exemple le mot « *Américain* ». Pour la plupart des Français il renvoie à un habitant des Etats-Unis d'Amérique alors qu'un Espagnol, pour le mot « *Americano* », pense à un indivi-

du de l'ensemble du continent américain. Il englobe l'Amérique Latine car il partage une partie de son histoire, de sa culture avec cette partie de l'Amérique. Pour désigner alors un habitant des Etats-Unis il utiliserait le mot « *Estadounidense* ».

Un autre exemple connu est celui de l'esquimau qui a une dizaine de mots pour parler du blanc et que l'on ne retrouve dans aucune autre langue.

Ces exemples révèlent que la culture est fortement déterminée par le langage utilisé.

Les hommes vivent selon leurs cultures dans des univers mentaux très distincts qui se trouvent exprimés et déterminés par les langues différentes qu'ils parlent. L'hypothèse Sapir-Whorf (SWH) —linguistes et anthropologues américains— fait référence « au relativisme linguistique » c'est-à-dire au fait que « *les langues que nous parlons déterminent notre manière de voir le monde* ».

Voilà donc pourquoi les personnes bilingues ont parfois des difficultés à trouver la traduction d'un mot, d'une expression ou d'une idée. Un manque de vocabulaire peut-être, mais surtout parce que la traduction n'existe pas : il faut donc avoir recours à son équivalent le plus proche.

Cet équivalent change la pensée d'origine car le traducteur doit passer d'une culture à une autre. Il donne une interprétation personnelle simplement par le choix d'un mot ou groupe de mots plutôt qu'un autre.

Le sens est alors difficile à garder.

Véronique Villaescusa



Le langage au pluriel

Le langage est l'instrument qui permet à l'homme de saisir le monde dans lequel il évolue et d'exprimer pour autrui la vision personnelle qu'il a de ce monde.

Il utilise des signes vocaux (parole), susceptibles d'être éventuellement transcrits graphiquement (écriture). C'est là la définition minimale du concept.

Ferdinand de Saussure dit qu'il est « multiforme et hétéroclite », et c'est bien sur cet aspect « multiformel » que s'appuient les enseignants pour construire les projets qu'ils conduisent au quotidien ou de façon plus ponctuelle, et qui tendent quoiqu'il en soit à doter leurs élèves des clés leur permettant d'accéder à diverses formes langagières qu'ils s'approprient et/ou réinvestiront selon leurs désirs ou leurs besoins.

L'exploitation de l'album en maternelle comme en primaire passe d'abord par la lecture de *l'image*. C'est le langage pictural qui sera à l'origine de la découverte du récit et qui induira un langage spontané et *oral* avant d'être avalisé - ou non- par le *texte*.

Les deux expressions que sont le texte et l'illustration se répondent, se complètent, s'explicitent aussi parfois.

Ainsi, par exemple, dans l'album « *Ours qui lit* » d'Eric Pintus, Martine Bourre, l'illustratrice, a exclusivement recours aux tons rouges et orangés, pour bien marquer la saison durant laquelle se déroule le récit. Nous remarquerons donc que la couleur permet d'illustrer la saison, mais aussi que les peintres l'utilisent pour exprimer leurs sentiments, colère ou peur..., et nous parlerons alors de Picasso ou de Munch.

Au contraire, dans l'album intitulé « *Le voyage d'Oregon* » de Rascal et illustré par Louis Joos, c'est, dans le texte, la

référence à Blanche -Neige qui fait soudain comprendre que le personnage est un nain. L'illustrateur lui a pourtant donné une petite taille, mais son compagnon de voyage étant un ours, l'information est difficile à saisir si l'on ne considère que le dessin.

Les enfants ont un regard neuf et sont souvent bien plus observateurs que les adultes. C'est ainsi qu'après leur avoir présenté « *Je veux ma maman* » écrit et illustré par Tony Ross, nous leur proposons sans arrière-pensée « *Je déteste l'école* » illustré par le même Tony Ross. Dès la première page, l'un d'eux s'écrie : « la petite fille a le même doudou que la petite princesse »... Cette remarque entraînera du coup un réseau sur l'illustrateur en question, une recherche sur les façons de représenter le doudou chez d'autres auteurs (*Le doudou méchant* de Ponti, la souris de Petit Prince Jean chez Sylvie Auzary Luton...) et se terminera par un travail d'art plastique pour lequel chacun aura à représenter son doudou.

L'art dramatique et la *danse* sont deux types d'expression à exploiter en maternelle tant il est important de donner aux jeunes enfants, en particulier à ceux qui ont un langage verbal limité, les possibilités d'exprimer la force de leurs sentiments, leurs désillusions comme leur enthousiasme, de dramatiser des situations conflictuelles.

Il est souvent plus facile de mettre en geste (langage analogique) une musique, que d'exprimer verbalement les émotions qu'elle inspire.

Verbal, pictural, musical ou gestuel (et la liste n'est pas exhaustive), le langage mérite bien l'épithète « *d'hétéroclite*. »

Cécile Dumas

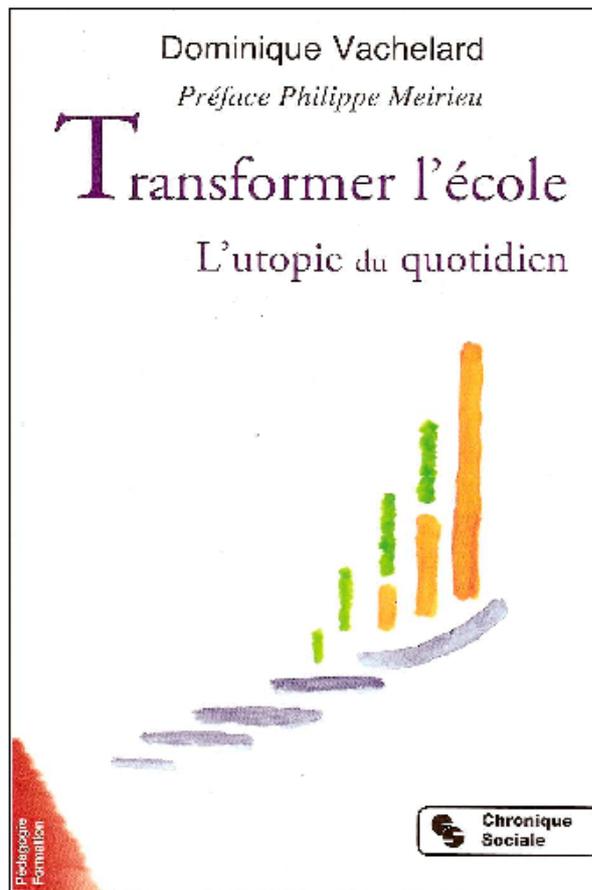


VIENT DE PARAITRE

*Extrait de la préface
de Philippe Meirieu,
professeur des universités
Lyon Lumière 2*

Loin des représentations caricaturales du « pédagogisme » qui exploiterait la facilité et basculerait dans la démagogie en s'agenouillant devant les intérêts immédiats des élèves, la véritable pédagogie est une aventure intellectuelle de haut niveau. Elle cherche obstinément à transmettre, mais en donnant prise à l'intelligence de l'autre. Elle prospecte les savoirs jusqu'à y trouver les concepts qui permettront à l'autre de se les approprier. Elle place la barre au plus haut : là où le sujet peut, intellectuellement, communiquer avec l'objet complexe par la médiation de la situation d'apprentissage. Elle vise l'harmonie d'intelligences qui parviennent à résonner et à raisonner ensemble.

La pédagogie fait le pari de l'intelligence : en cherchant à subordonner l'organisation de la classe aux exigences des apprentissages et non l'inverse. Elle fait le pari de l'intelligence : en formant les élèves à « l'utilisation experte d'outils conceptuels ». Elle fait le pari de l'intelligence : en plaçant les enfants et les adolescents en situation d'acteurs dans des dispositifs qui les « tirent vers le haut ». Elle fait le pari de l'intelligence : en proposant aux élèves d'être « producteurs » de science et de textes



et en incarnant, dans cette démarche, un niveau d'exigence qui contraint d'aller toujours plus loin vers l'intelligence d'eux-mêmes et du monde...

Certes, la pédagogie sait que l'intelligence est un pari. Largement improbable dans un univers où tout fonctionne à la facilité et carbure à la pulsion. Mais absolument nécessaire. Sans ce pari, nous sommes condamnés à une société de la bêtise et de la médiocrité. Une société où les hommes, incapables de se retrouver dans le partage exigeant de leurs intelligences, s'aboliront dans les conflits sans fin d'individualismes autistes. Contre le caprice mondialisé, la pédagogie représente une « utopie du quotidien », mais elle est aussi notre seule véritable planche de salut.

Dominique Vachelard nous le démontre admirablement. Bienvenue dans une école intelligente. De l'intelligence et pour l'intelligence.

